

Quand mes filles eurent atteint l'âge de douze ans, je les initiai aux mystérieux pouvoirs. Non pas tant, mystérieux, parce qu'elles en ignoraient l'existence, que je les leur avais dissimulés (avec elles, je ne me cachais de rien puisque nous étions de même sexe), mais plutôt que, ayant grandi dans la connaissance vague et indifférente de cette réalité, elles ne comprenaient pas plus la nécessité de s'en soucier ni d'avoir, tout d'un coup, à la maîtriser d'une quelconque façon, qu'elles ne voyaient l'intérêt pour elles d'apprendre à confectionner les plats que je leur servais et qui relevaient d'un domaine tout aussi lointain et peu palpitant. Elles ne songèrent pourtant pas à se rebeller contre cet ennuyeux enseignement. Elles ne tentèrent même pas, certains après-midi ensoleillés, d'y couper sous quelque prétexte. Je me plaisais à croire que, cette docilité chez mes filles peu dociles, mes jumelles fulminantes et impulsives, je la devais à la conscience qu'elles

avaient peut-être, malgré tout, là, d'une obligation sacrée.

Nous nous installions à l'abri des regards de leur père, au sous-sol. Dans cette grande pièce froide et basse, aux murs de parpaings, fierté de mon mari pour son inutilité même (vieux pots de peinture dans un coin, c'était tout), je tâchais de leur transmettre l'indispensable mais imparfaite puissance dont étaient dotées depuis toujours les femmes de ma lignée. Les jours d'été, les cris et les rires des petits voisins nous parvenaient de leur pelouse toute proche, la lumière tombant du soupirail en rais obliques sur le ciment où nous étions assises semblait s'évertuer à vouloir tirer Maud et Lise d'une application dont elles ne pouvaient comprendre le but, et elles s'acharnaient cependant, sourcils obstinément froncés, leurs petits visages, semblablement studieux et butés dans l'effort, tendus vers moi avec un touchant désir de venir à bout de l'énigme, une patience confiante – certaines qu'elles étaient, depuis leur très jeune âge, que leur tour viendrait de posséder mes dons, certaines et s'en moquant. Lorsque, la séance finie, j'essuyais le sang sur mes joues, épuisée, elles s'approchaient parfois de la petite fenêtre à barreaux pour crier aux copains d'à côté : Ouais, ouais, on vient !, puis elles filaient, identiques et toutes brunes dans leur short, leur maillot de rugby à rayures, après un baiser désinvolte et tendrement condescendant sur mon front en

sueur. Rien de ce que je venais de leur apprendre, je le savais, ne serait dévoilé aux petits congénères. Le secret de leurs pouvoirs était jugé par mes filles strictement intime en même temps que fondamentalement inintéressant. En d'autres temps, elles en auraient éprouvé une légère honte. Mais, pratiques, sereines, volontaires, intensément décontractées, avides et, envers l'existence, revendicatrices en toute innocence, elles n'avaient que très peu de pudeur, étaient rarement gênées par quoi que ce fût. Ces intelligentes petites barbares, mes filles, en cela me stupéfiaient.

L'hiver, le sous-sol était sombre et glacé, une lueur grisâtre perçait difficilement le verre dépoli, mais elles s'attaquaient toujours vaillamment, sans même récriminer contre ces conditions matérielles de leur apprentissage (alors qu'en toute autre situation elles protestaient avec virulence dès que leur aise semblait devoir être imperceptiblement mise à mal), au travail ardu que constituait l'assimilation de notre puissance particulière. Je n'avais que très peu de mots à prononcer. Il fallait qu'elles m'observent et, par tout leur être, de l'ensemble de leur petite personne issue de la mienne, intègrent le douloureux processus de la divination. Assises en tailleur, elles se tenaient le menton dans leurs poings serrés et me fixaient sans presque ciller, m'embarrassant parfois, me forçant à sourire, à plaisanter, ce à quoi elles ne répondaient que par

d'avantage de sérieux et une sévérité impatiente qui traduisaient aussi le peu de crédit que mes filles accordaient à toute forme d'humour, vaguement considéré comme superflu.

Elles apprenaient rapidement, à la même vitesse l'une et l'autre. Après onze mois, les premières larmes de sang coulèrent sur leurs joues le même jour, et, tandis que je m'enthousiais, bruyamment pour masquer mon émotion, de cette preuve immuable que Maud et Lise avaient acquis à leur tour la capacité de voir dans le futur et dans le passé, après tout un cortège d'aïeules plus ou moins talentueuses dont la plus âgée et peut-être la plus douée était à ce jour ma propre mère, mes filles, elles, comme déjà blasées, séchaient calmement leurs joues d'un mouchoir en papier, soupiraient de satisfaction d'arriver tout de même à la fin de ces leçons.

– Ce n'est pas pour dire, Maman, mais, vraiment, toutes ces conneries..., fit alors Maud, et ce fut leur seule façon de saluer leur entrée commune dans l'immémoriale procession des femmes aux pouvoirs occultes. L'idée me vint qu'elles n'y croyaient peut-être pas tout à fait. Leur geste pour se nettoyer le visage avait eu quelque chose de tranquille, soulagé et définitif, comme si, la cérémonie enfin passée, il était hors de question qu'elles soumettent jamais encore leur esprit pratique, curieux de connaissances tangibles et fructueuses, à d'aussi stupides exercices.